



Clio. Femmes, Genre, Histoire

50 | 2019

Le genre dans les mondes caribéens

Mathilde ROSSIGNEUX-MÉHEUST, *Vies d'hospice. Vieillir et mourir en institutions au XIX^e siècle*

Paris, Champ Vallon, 2018, 384 p.

Christophe Capuano



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/17626>

DOI : [10.4000/clio.17626](https://doi.org/10.4000/clio.17626)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

ISBN : 978-2-410-01592-8

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christophe Capuano, « Mathilde ROSSIGNEUX-MÉHEUST, *Vies d'hospice. Vieillir et mourir en institutions au XIX^e siècle* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 50 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/17626> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.17626>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Mathilde ROSSIGNEUX-MÉHEUST, *Vies d'hospice. Vieillir et mourir en institutions au XIX^e siècle*

Paris, Champ Vallon, 2018, 384 p.

Christophe Capuano

RÉFÉRENCE

Mathilde ROSSIGNEUX-MÉHEUST, *Vies d'hospice. Vieillir et mourir en institutions au XIX^e siècle*, Paris, Champ Vallon, 2018, 384 p.

- 1 Dans l'ouvrage issu de sa thèse, Mathilde Rossigneux-Méheust renouvelle l'histoire sociale des hospices parisiens du XIX^e siècle et le regard porté sur les assistés grâce à des sources neuves sur le fonctionnement et la vie dans ces institutions, mais surtout par son approche stimulante visant « à explorer le rapport que les hommes et les femmes vieillissant à l'hospice entretiennent avec les institutions d'assistance qui les hébergent ». Au cours des trois parties qui composent son livre (Devenir assisté [p. 23] / Vieillir dans l'assistance [p. 149] / Déclins [p. 273]), l'autrice insiste en effet sur les expériences vécues par les vieilles et les vieux au cours du siècle qu'elle analyse de manière convaincante. Elle y croise de manière très pertinente les questions de genre et de classe sociale car si ces assistés appartiennent dans leur grande majorité aux classes populaires et ouvrières urbaines, ces expériences en établissements, publics ou privés, restent soumises à une « logique socialement différenciée rappelant que la classe n'est pas soluble dans l'assistance » (p. 353). Mathilde Rossigneux-Méheust démontre ainsi à quel point le caractère gratuit ou payant des institutions détermine les conditions de vie des assistés, distinguant deux groupes aux situations bien différenciées parmi lesquels ceux qui relèvent d'institutions payantes et de fondations constituent les privilégiés. Ce sont eux qui « bénéficient de rations alimentaires, d'espace et de liberté personnels supplémentaires, d'un droit de sortie et de visite

quotidien et étendu ; d'horaires plus souples, mais aussi d'une attention plus grande de la part de l'administration de l'Assistance publique » (p. 353).

- 2 Les apports du livre en matière d'histoire du genre sont pluriels, ouvrant de nombreuses pistes. On apprend d'abord que c'est en amont même de l'entrée en hospices que les hommes et les femmes sont confrontés à des temporalités différenciées : les secondes, plus nombreuses que les premiers à atteindre 60 ans, doivent en effet faire face à un nombre de places en institutions proportionnellement insuffisant, ce qui les contraint à un temps d'attente plus long que les hommes (p. 85). Une fois entrées, ces femmes connaissent logiquement pour différentes raisons (moindre longévité des hommes, veuvage plus précoce des femmes, etc.) une situation matrimoniale de solitude plus prononcée que les hommes. Mais dans leur grande majorité, tous et toutes vivent l'expérience seuls. Même pour les couples mariés, à l'exception de quelques-uns placés au sein de l'Hospice des Ménages, vieillir en établissement signifie faire face à l'épreuve de la séparation (p. 130).
- 3 L'étude fine des rapports aux métiers des assistés, au moment de leur entrée, est aussi révélatrice de la construction genrée de la société du XIX^e siècle. Comment expliquer par exemple que des femmes des classes populaires, qui ne sont pas moins actives que les hommes, soient entre 15 % et 30 % à se déclarer « sans profession » ? Si déclarer une identité professionnelle est loin d'être une évidence pour ces dernières, cela tient surtout à leur moindre habitude à faire une telle déclaration dans une société où c'est toujours la profession du chef de famille qui prévaut. Cette absence apparaît d'ailleurs moins dangereuse pour l'institution que l'oisiveté masculine. Parmi les professions déclarées, la majorité relève généralement de la « classe inférieure du monde populaire urbain » : journalier et cordonnier pour les hommes, couturière et blanchisseuse pour les femmes. L'homogénéité socioprofessionnelle est particulièrement nette dans les deux établissements les plus importants, non mixtes, qui sont présentés comme des hospices dont l'identité ouvrière s'affirme : l'hospice de la Vieillesse-Homme qui prendra le nom de Bicêtre, et la Salpêtrière. Au sein de cette dernière, Mathilde Rossigneux-Méheust montre à « la fois l'inflexion d'un recrutement de plus en plus tourné vers les ouvrières et l'archétype féminin de l'ouvrière "à aiguille" » (p. 93). Quant aux domestiques, dont les gages sont plus importants que les ouvrières mais dont l'avancée en âge réduit les capacités de service et les vulnérabilise, elles constituent le second groupe professionnel représenté. Ces analyses nuancées permettent de caractériser ces populations pauvres « mais d'une pauvreté qui les place dans la norme de vulnérabilité des classes populaires », avec des compétences professionnelles qui les distinguent des inutiles (p. 95). L'obligation de travailler est généralisée dans les hospices d'indigents jusque dans les années 1890 pour contribuer au financement de l'assistance. Celle-ci relève aussi de logiques de genre qui épousent la division sexuée du travail à l'œuvre dans le reste de la société et qui « s'accroît au milieu du siècle à mesure que les cadres du travail industriel se fixent » (p. 210). Si les hommes effectuent des travaux de raccommodage dans les années 1830, il n'en est plus question dans les années 1850 : les opérations liées au linge se font à la Salpêtrière et celles consacrées aux chaussures à Bicêtre. Même au sein des établissements mixtes, la répartition des activités est genrée, à l'exception notable de la corvée d'épluchage obligatoire pour toutes et tous.
- 4 L'autrice pointe aussi du doigt avec pertinence le silence des femmes âgées dans la sphère publique – *a contrario* des hommes qui occupent largement ce terrain – comme

l'absence des femmes des pétitions collectives dans les établissements, mixtes ou non, mais aussi leur faible présence dans l'association mixte de Libre Pensée à Ivry. Cette situation est en quelque sorte « imposée par le fonctionnement des institutions républicaines qui ne jouent pas pour elles le rôle de porte-voix, alors que pour les hommes assistés, le droit de pétition s'inscrit dans la continuité de leur toute nouvelle citoyenneté active » (p. 285). Ainsi, la population féminine se trouve exclue de la négociation politique. À l'inverse, dans les négociations internes aux hospices, ces femmes sont particulièrement actives pour tenter d'améliorer leurs conditions, écrire à leur directeur ou négocier leur voisinage (p. 174-175). Les différents processus genrés de l'institution sont également étudiés, par exemple dans l'étiquetage des déviants (p. 222). Il apparaît ainsi que, dans un univers fermé où les procédures disciplinaires sont monnaie courante, les punitions sont rares pour les femmes. La stigmatisation des hommes, et leur internement, recoupe elle aussi des « logiques judiciaires genrées, en vigueur hors du monde en hospice » (p. 222). En revanche, les femmes sont davantage susceptibles d'être transférées vers les asiles d'aliénés (p. 293). La clef d'explication tient à la « force des représentations genrées de la violence qui conduisent davantage les hommes vers les espaces pénitentiaires et les femmes vers les institutions médicales » (p. 293).

- 5 Enfin, si l'ouvrage casse les représentations misérabilistes de l'hospice, il souligne néanmoins à quel point les vieux et surtout les vieilles subissent « jusque dans leur chair la pauvreté » (p. 290), telles ces femmes de la Salpêtrière contraintes de vendre leurs cheveux au début du xx^e siècle. La vulnérabilité économique, mais aussi la vulnérabilité sociale et médicale, restent bien présentes au sein des institutions d'assistance comme le démontre ce beau livre. Centrée sur les expériences de la région parisienne, cette étude doit inviter, espérons-le, à de nouveaux travaux sur les mondes de l'institution et à des approches comparées avec le quotidien des assistés des hospices dans le reste de la France.

AUTEUR

CHRISTOPHE CAPUANO

Université Lumière Lyon 2

LARHRA